

uniformes pour que les différences de constructions n'offrent plus grand intérêt. A tort ou à raison, c'est une idée reçue aux États-Unis que le banc d'école doit être un siège à une seule place. Autant d'élèves, autant de pupitres. Là où cet idéal n'est pas réalisé, il est au moins poursuivi, et il sera tôt ou tard atteint, jusque dans la moindre école rurale. Ce siège isolé est fixé non à la table placée devant, mais à celle de derrière, de telle sorte que chaque élève a pour dossier et pour point d'appui le pupitre de l'élève placé derrière lui. Ce système évidemment ne serait pas sans inconvénient à nos yeux : on pense tout de suite aux mille petites niches qui, chez nous, ne manqueraient pas de se faire d'élève à élève. Les écoliers américains sont-ils moins espiègles que les autres, ou leurs maîtres un peu plus indulgents ? C'est une question que nous n'approfondirons pas. Toujours est-il qu'on se déclare généralement satisfait par ce mode d'installation. Il est vrai qu'on s'évertue à y ajouter toutes sortes de perfectionnements : le siège de l'élève est souvent mobile, il tourne sur une charnière qui permet de le relever quand l'élève doit se tenir debout. Dans d'autres systèmes, c'est la tablette même du pupitre qui peut se redresser, ou s'allonger, ou s'effacer complètement. Même soin pour le bureau du maître. Divers fabricants exposent un moyen de remplacer ce bureau, au moins dans certaines leçons : ils donnent au maître un fauteuil sur un des bras duquel se trouve une sorte de plaque tournante, suffisante pour poser un livre et des papiers soit devant lui, soit à côté de lui à portée de la main. Cette disposition peut avoir son utilité en Amérique, où élèves et maîtres changent de local plusieurs fois par jour, du moins dans les grandes écoles, allant successivement faire ce qu'ils appellent "la récitation" de la géographie dans une salle, de l'arithmétique dans une autre, indépendamment des leçons communes et collectives dans la salle principale. Hâtons-nous d'ajouter que tout ce matériel qui nous séduit par son élégance et par sa richesse est d'un prix relativement modéré en Amérique ; pour y atteindre, on allège, autant que possible, les frais de main-d'œuvre en remplaçant le bois, partout où cela se peut, par la fonte. Généralement il n'y a que la tablette supérieure du pupitre et la partie horizontale du siège qui soient en bois, tous les montants et toutes les traverses sont en fonte.

Philadelphie, 25 août 1876.

Les tableaux noirs sont ici, à en juger par les modèles exposés et par les photographies d'écoles, ce qu'ils devraient être partout, le meuble essentiel de la classe, l'indispensable instrument de travail. Aussi s'est-on heureusement ingénié à les perfectionner. On ne se contente plus du tableau de petite dimension qui est encore presque seul en usage chez nous. Dans la plupart des classes, on s'arrange pour avoir tout autour de la paroi une sorte de tableau noir continu à la hauteur convenable pour les élèves. Dans quelques-unes, par exemple, chez les Frères moraves de Bethléem, à l'aide d'un mécanisme aussi ingénieux que simple, chaque tableau peut s'abaisser jusqu'au plancher pour les plus petits élèves, s'élever à toute hauteur, se retourner pour écrire la musique d'un côté, les autres exercices de l'autre. Là où l'on a reculé devant ces dépenses, on a eu recours à un moyen bien économique, c'est de passer au noir une partie de la paroi qui, si elle n'est pas en bois, peut être rendue suffisamment lisse par un simple ravalement.

Les cartes murales de géographie sont généralement employées. Les plus répandues sont celles de M. Guyot,

professeur français, qui a eu l'honneur d'être, depuis une trentaine d'années, l'introduit de la géographie scolaire aux États-Unis. Ses cartes imitent et rappellent de loin celles de Sydow ; les mêmes traits caractéristiques s'y retrouvent, avec beaucoup moins de perfection dans l'exécution. Toutes les parties basses sont indiquées par une teinte verte qui fait bien ressortir les grandes vallées ; les régions montagneuses sont mises en relief par des tons de bistre et des hachures plus ou moins accentuées ; les fleuves sont marqués avec une exagération voulue, qui tire l'œil et qui force l'élève à en suivre tout le cours sans la moindre hésitation. Physiques ou politiques, toutes ces cartes murales sont très-sommaires et strictement appropriées aux besoins de l'école primaire proprement dite. L'exposition pennsylvanienne atteste des efforts très-heureux, mais encore récents, pour ajouter à ces cartes murales de bons atlas manuels et de petits livres de géographie qui, discrètement employés, peuvent rendre bien des services. Plusieurs atlas édités à Philadelphie indiquent une préoccupation trop souvent absente chez nous, je veux dire la recherche des points de comparaison en géographie, les rapprochements méthodiques et précis entre diverses contrées, entre leur chiffre de population, leur territoire, leur production agricole ou industrielle, etc.

Un autre point digne de remarque, c'est le soin que l'on prend depuis quelque temps de faciliter aux élèves la confection des cartes à main levée. C'est certainement un des progrès les plus incontestables dont l'Exposition nous rende témoins. Dans la très-grande majorité des écoles représentées, nous trouvons des esquisses de cartes faites sans calque par les élèves, soit avec l'atlas sous les yeux, soit même de mémoire. Beaucoup de ces cartes sont grossières et attestent un travail d'enfant ; mais nous n'en devons pas moins féliciter les maîtres des résultats obtenus dans l'ensemble. Plusieurs atlas, notamment celui de Monteith, édité par la maison Barnes de New-York, ont tenu compte de ce besoin ; on y trouve à côté d'excellentes cartes ordinaires des indications très-précises et très-commodes pour les exercices de cartographie scolaire, des cartes à demi préparées, fournissant aux maîtres un quadrillage et des points de repère à l'aide desquels il peut faire sûrement exécuter le travail par les élèves. Il faudrait entrer dans le détail des procédés, ce qui serait trop long, pour faire bien comprendre la portée de cette méthode. Par ses ébauches de cartes, par ses feuilles de géographie comparée, par ses illustrations instructives, par mille indications ingénieuses, cet atlas de Monteith mériterait une étude approfondie et devrait provoquer chez nous des efforts analogues.

Si des atlas nous passons aux livres, nous nous trouvons en présence de faits qui supposent des habitudes scolaires notablement différentes des nôtres. Voici d'abord les livres de lecture ou *Readers*. Là nous ne trouvons pas, comme en France, des livres épars et divers ; ce sont des séries rigoureusement suivies. Un *Reader* complet est une collection de cinq, six, et quelquefois huit volumes portant le nom du même ou des mêmes auteurs et correspondant aux diverses années d'école. On ne désigne même couramment le degré d'instruction des élèves des classes, que par cette indication : 1er, 2e, 4e *Reader*, etc. Le premier *reader* est le syllabaire suivi d'un petit recueil de phrases faciles ; les suivants sont des livres de lectures choisies, mais non à l'aventure, pour les petites classes : l'élève y trouve successivement et graduellement les notions élémentaires sur les diverses branches de connaissances usuelles ; c'est en quelque sorte un recueil de leçons de choses écrites. Les deux ou trois dernières années du *Reader* sont de beaux volumes de prose et de vers,